

## Avant-propos

Tout a commencé à Bazoches-les-Gallerandes. C'est un gros bourg situé au cœur de la Beauce, où l'association « Dans les Ouches » m'avait demandé de faire une conférence sur « Charles Péguy, la Beauce et la Loire ».

S'agissant de la « *blonde Loire* », je fis naturellement allusion au livre précédemment publié par les éditions *La guépine* reprenant les dernières pages d'une œuvre méconnue de Péguy, publiée en 1907, intitulée « *De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne devant les accidents de la gloire temporelle* » - que, par commodité, je dénommerai désormais « *De la situation...* ».

Ces pages toutes aussi méconnues que le livre où elles figurent offrent une description somptueuse, sans pareille, de la Loire et de sa vallée. Elle présage des thèmes qui reviendront plus tard, notamment dans le poème *Châteaux de Loire*<sup>1</sup>.

Et on me demanda donc, à Bazoches-les-Gallerandes, de publier, comme ce fut le cas pour *La Loire*, un livre reprenant, sinon les textes, du moins des textes de Péguy sur la Beauce. Les éditions *La guépine* souscrivirent à ce projet. Je les en remercie. Et je précise que, cette fois encore, je porte seul la responsabilité du titre du livre que vous avez entre les mains : « *Sur la Beauce* ». Mais je suis persuadé que Péguy ne l'eût pas désavoué.

Mais revenons à « *De la situation...* ». Au cœur de ce livre, il y a une description de Paris, dont j'ai montré qu'elle était quasiment surréaliste<sup>2</sup>, puis de la banlieue, et ensuite de la Beauce, et enfin – après quelques détours – on retrouve donc la Loire.

C'est cette description, magnifique, de la Beauce qu'on lira ci-après.

Que la Loire et la Beauce soient extrêmement liées dans son esprit et dans sa littérature, Péguy le revendique à plusieurs reprises et particulièrement dans deux quatrains du second texte qu'on lira ci-après, beaucoup plus connu que le premier : *La Présentation de la Beauce à Notre Dame de Chartres* que je dénommerai désormais « *Présentation* ». Ces deux quatrains sont les suivants :

*« Nous sommes nés pour vous au bord de ce plateau  
Dans le recourbement de notre blonde Loire  
Et le fleuve de sable et le fleuve de gloire  
N'est là que pour baiser votre auguste manteau.*

*Nous sommes nés au bord de ce plateau  
Dans l'antique Orléans sévère et sérieuse  
Et la Loire coulante et souvent limoneuse  
N'est là que pour laver les pieds de ce coteau »<sup>3</sup>*

Et si nous nous centrons sur la Beauce, nous constatons combien elle est présente dans l'œuvre de Péguy qui, durant ses périodes militaires, aimait y faire des « *manœuvres* »<sup>4</sup>.

Dans « *De la situation faite à l'histoire et à la sociologie dans les temps modernes* » (une autre *Situation* !), il évoque « *en Beauce (...) ces couples attelés et ces équipes de moissonneuses-lieuses mécaniques sur un même front de biais s'avancer au pas des chevaux*

*moissonnant, ramassant et liant tout le vaste monde sur une grande largeur et jusque toute la largeur d'un champ de blé* »<sup>5</sup>.

Dans « *Un poète l'a dit* », il nous offre un hymne à la tige de blé et à l'épi de blé de la Beauce : « *Une tige de blé, en Beauce, qui oublierait de donner régulièrement des nœuds, aux places commandées, aux temps, aux moments voulus, qui particulièrement pendant un inter-nœuds, dans la longueur montante d'une entre-nœud, oublierait organiquement, négligerait particulièrement le nœud suivant, qui penserait organiquement à autre chose, à n'importe quoi, (...) qui se tromperait, organiquement, qui oublierait de faire venir, de faire monter intérieurement, de préparer, de présenter, d'amener en sa place, en son lieu, en son temps de couronnement le couronnement de l'épi de blé, qui ne l'amènerait pas du tout, ou bien qui commettrait cette légère erreur, organique, d'amener à la même place, ou un peu plus tôt, ou un peu plus tard, mettons seulement un épi cousin germain, au lieu de l'épi de blé, d'amener par exemple en sa place un épi de maïs, encore plus près un épi de seigle : c'est ça qui ferait scandale dans les laboratoires* »<sup>6</sup>.

Cette « *légère erreur* » de la tige de blé est pour Péguy la métaphore du « *monde moderne, social, mental* », de « *toute cette factice, toute cette intellectuelle égalisation artificielle des hommes et des peuples* »<sup>7</sup>.

Péguy imagine à plusieurs reprises être un « *fermier en Beauce* », dans « *Nous sommes des vaincus* » notamment : « *Quoi, monsieur, votre père fait d'aussi bonnes affaires et vous voulez entrer dans la littérature. Mais, monsieur, croyez-vous que si j'avais une ferme en Beauce, vous me trouveriez ici. Ah, monsieur, si j'avais mon père et si mon père était fermier en Beauce, je serais sous-fermier. Et puis fermier après lui, si Dieu le veut* »<sup>8</sup>.

Ce même thème revient dans *L'Argent* : « *Une ferme en Beauce, encore après la guerre, était infiniment plus près d'une ferme gallo-romaine, ou plutôt de la même ferme gallo-romaine, pour les mœurs, pour le statut, pour le sérieux, pour la gravité, pour la structure même et pour l'institution, pour la dignité (et même au fond d'une ferme de Xénophon) qu'aujourd'hui elle ne ressemble à elle-même* »<sup>9</sup>.

Citons enfin dans la « *Note conjointe sur M. Descartes* », cette réplique : « *Rien n'est beau comme une belle route plate de Beauce* »<sup>10</sup>.

Mais revenons à « *De la situation...* ». Dans une première partie de ce texte, Péguy pourfend les propos de René Viviani, ministre du Travail, annonçant à la tribune de l'Assemblée nationale sous des *applaudissements prolongés* : « *Nous avons dit à l'homme qui s'arrête au déclin du jour, écrasé sous le labeur quotidien et pleurant sur sa misère, nous lui avons dit qu'il n'y avait derrière les nuages que poursuit son regard douloureux, que des chimères célestes et d'un geste magnifique nous avons éteint, dans le ciel, des lumières qu'on ne rallumera plus* »<sup>11</sup>. Le même avait précédemment déclaré : « *Nous sommes attachés à une œuvre d'anticléricalisme, nous avons arraché de l'âme du peuple la croyance à une autre vie, à des visions célestes décevantes et irréelles* »<sup>12</sup>.

Péguy, dont le rapport avec l'Église et la religion a été pour le moins difficile et complexe, du moins jusqu'en 1907, entre en fureur devant ces propos. Il se révolte contre ce qu'il appelle une « *métaphysique d'État* ». « *Quand donc l'État, – écrit-il – fabricant d'allumettes et de contraventions, comprendra-t-il que ce n'est point son affaire que de se faire philosophe et métaphysicien ?* »<sup>13</sup>.

Et puis, plus loin, sans transition – ou presque – commence l’itinéraire géographique, et historique, déjà évoqué qui nous mène de Paris à la Loire, en passant par la Beauce.

On serait tenté de penser qu’un autre livre s’ouvre, si ce n’était une habitude chez Péguy que de parler soudain de tout autre chose que de ce qu’annonce le titre, ses livres s’engendrant les uns les autres, comme s’il n’y avait, en prose, qu’un seul flux, un seul livre.

Mais résistons à cette tentation. En réalité, la beauté des sites et du monde, la force des patrimoines et des paysages, riches d’histoire, de nature ou de culture, indissociablement mêlées, sont les réponses au *monde moderne* et à son triste positivisme.

Ainsi en est-il des pages de « *De la situation...* » sur la Beauce qu’on lira ci-après.

La Beauce est « *grande comme la mer* ». C’est « *l’océan des blés* ». C’est « *le plateau parfait, (...) sans une friperie, sans une fripure* », mais aussi « *sans un défaut, sans une vilénie, sans un manque [...] sans un faux pas, sans un devers, sans une entorse. C’est la plaine de nulle tricherie* ».

On le voit, ces qualités sont physiques mais aussi morales : elles s’opposent intégralement à ce qui caractérise le *monde moderne* et le *parti intellectuel*.

En Beauce, le soleil ne se « *couche point et en plusieurs fois (...) il n’y fait pas le romantique* ». Et même Leconte de Lisle vient à la rescousse, qui nous rappelle que la Beauce est « *la terre essentielle du midi, roi des étés* ».

Et il y a l’extraordinaire passage sur les meules, dont l’architecture est une œuvre d’art – exactement comme l’était l’ouvrage de la rempailleuse de chaises dans le faubourg Bourgogne. Elles ont une forme « *sacramentelle* », fruit *d’une patiente et invincible habileté paysanne, invinciblement astucieuse contre la pluie oblique et le vent démolisseur* ».

Ce sont des « *bâtiments de blé, insubmersibles aux tempêtes de terre* », et résistant à ces « *éternités de pluies, figurations d’éternités où tout l’air pleut, où le ciel pleut (...) et on ne sait plus si c’est la pluie qui vente ou le vent qui pleut et nous pénètre l’âme* ».

... Et cette fois encore, on serait tenté de tout citer. Car c’est une prose qui s’emporte et qui emporte. Il faut, écrit Péguy dans *Clio* « *que la plume coure sous la pensée comme un cheval qu’on crève* »<sup>14</sup>.

C’est une prose admirable, une incantation, un océan de poésie, un hymne à la « *plaine du jugement, où le soleil monte comme un arrêt de justice* ».

Et c’est la prémonition, la préparation de la non moins admirable *Présentation*, écrite six ans plus tard, à la suite des deux pèlerinages que Péguy a faits à travers la Beauce jusqu’à la cathédrale de Notre Dame de Chartres.

Sur les conditions dans lesquelles Péguy a écrit ce poème de 360 vers, je ne peux que renvoyer à la notice de Pauline Bruley dans les *Œuvres poétiques et dramatiques*<sup>15</sup>. Le premier pèlerinage est un vœu que Péguy a fait en raison de la grave maladie, une diphtérie, qui a atteint son fils Pierre. À cela s’ajoutera, pour le second pèlerinage, la mort tragique d’un jeune normalien, évoquée dans plusieurs quatrains. Et Pauline Bruley ajoute que « *Chartres est aussi un fanal pour l’homme tourmenté d’amour par Blanche Raphaël* »

Elle nous rappelle aussi ces propos d'Alain Fournier au sujet de ce long poème : « *C'est plus émouvant et plus grand que tout le reste. Et l'exactitude du vers. Et la perfection ! Cette fois, aucune concession, aucun passe-droit n'est exigé du lecteur. Du Hugo de quarante ans, dit-il lui-même* »<sup>16</sup>.

Et c'est vrai que cette *Présentation* est un chef d'œuvre. On pourrait penser que cette *terre plate*, cette *plaine*, ce *plateau* ne sont pas des sujets très littéraires ni poétiques.

Péguy écrit d'ailleurs ce tétramètre parfait dont le rythme s'harmonise à l'objet de la description :

« *C'est ici la contrée imprenable en photos* ».

Mais justement, ou paradoxalement, cette contrée n'est pas aride. Plus qu'un décor, elle est, dans sa substance même, une terre indissociablement matérielle et spirituelle.

Plutôt que de redire ici ce qui a été déjà bien écrit sur ce chef d'œuvre, je ferai observer combien six ans après *De la situation...* (puisque la *Présentation* est parue en 1913) les mêmes mots, les mêmes motifs reviennent, comme si la première œuvre avait engendré la seconde.

Tout revient. La métaphore filée d'abord renvoyant à la mer. Notre Dame de Chartres est l'« *étoile de la mer* ». Les blés font une « *profonde houle* ». Ils sont un « *océan* ». Il y a la « *mouvante écume* ». Péguy écrit : « *Nous naviguons vers votre cathédrale (...) sur la barque amirale* ». Et les quelques toits qui se dessinent à l'horizon « *font comme un archipel* ». Les meules – dont le texte en prose magnifiait l'architecture – reviennent en un « *chapelet* » :

« *Rondes comme des tours, opulentes et seules*  
*Comme un rang de châteaux sur la barque amirale* ».

Notons au passage le lien qui est, à nouveau, fait entre la Beauce et la vallée de la Loire.

Notons encore le thème récurrent de la *tige de blé* – qui devient la « *flèche irréprochable* » de la cathédrale :

« *Tour de David, voici votre tour beauceronne*  
*C'est l'épi le plus dur qui soit jamais monté*  
*Vers un ciel de clémence et de sérénité* ».

Et encore :

« *C'est la gerbe et le blé qui ne périra point* »

Le coucher du soleil, unique sur la plaine, revient lui aussi :

« *Un soleil qui descend dans un ciel écarlate*  
*Et qui se couche au ras d'un sol inévitable* ».

De même, pas plus que la plaine est « *sans nulle fripure* » dans la prose, celle de la poésie s'offre avec :

« *À peine un creux au sol, à peine un léger pli* »

Et, là encore, il faudrait tout citer. Alors, je me bornerai à deux remarques pour finir.

La première pour noter que l'étroite parenté des deux textes ci-après, l'un en prose, l'autre en vers, témoigne de ce qu'on pourrait appeler, s'agissant de l'œuvre de Péguy, d'une littérature *itérative*. Les mêmes thèmes, les mêmes mots, les mêmes enchaînements, la même rythmique reviennent par vagues, ici donc à six années de distance, comme ils reviennent d'une *Jeanne d'Arc*, celle de 1897, à l'autre, celle de 1910 – le *mystère*. De même encore, dans *Ève* toutes les parties que Péguy appelle *climats*, se répondent l'une à l'autre, se réfractent l'une en l'autre, y compris le *climat* du *monde moderne* qui est mis en perspective avec tous les autres, renvoyant notamment à la création du monde et au destin de l'humanité, comme dans *De la situation...* la seconde partie est le contrepoint de la première. Elle lui répond. Et dans la *Présentation*, Péguy nous dit qu'il a quitté sa « boutique » qui, on le sait, fait face à ce qu'il appelle dans le même poème « *la maigre Sorbonne* », qui accueille ses « *pauvres petits* ».

Et ce n'est pas un hasard si la Sorbonne, devenue haut lieu du *monde moderne*, du positivisme et de l'air du temps est « *maigre* ». Elle ne fait pas le poids face au pèlerin éminemment libre qui pourfend les « *idées toutes faites* ».

Ainsi, de livre en livre, l'œuvre de Péguy constitue comme une symphonie où les mêmes mouvements reviennent, comme s'ils s'enrichissaient et se raffermiraient à chaque occurrence.

Et puis – seconde remarque –, ce poème est aussi un pèlerinage. Les vers et les quatrains se succèdent au rythme de la marche. La poésie est *tapisserie*, comme l'a expliqué Péguy<sup>17</sup>. Elle relève d'une écriture – et d'une lecture – linéaire mais aussi verticale, qui se croisent comme les fils d'une tapisserie. Les rimes, les rythmes, la syntaxe, le lexique – tous ces éléments composent des similitudes, des différences et des harmonies qui se déclinent vers après vers, comme un écho qui revient, toujours enrichi. Dans la prose, c'est différent : les phrases, très longues, se déroulent au rythme de l'écriture, reprenant, approfondissant chaque séquence. Elles sont, dans leur écriture même des sensations et des pensées qui se déploient.

Qu'il s'agisse de prose ou de poésie, dans un cas comme dans l'autre, pour Péguy, écrire c'est vivre, et vivre c'est écrire.

Jean-Pierre Sueur

## Notes

- 1- Charles Péguy. *Œuvres poétiques et dramatiques*, La Pléiade, 2014, p. 1131. (désormais : OPD).
- 2- Jean-Pierre Sueur. *Charles Péguy ou les vertiges de l'écriture*, Ed. du Cerf, 2021, p. 67 à 92.
- 3- OPD, p. 1141. Sur les rapports entre la Loire et la Beauce, voir aussi dans : Charles Péguy. *Œuvres en prose complètes*, La Pléiade, 3 tomes, I, II et III, 1987, 1988, 1992. (désormais : OPC), tome II, p. 1017 et tome III, p. 173 et p. 183-184.
- 4- OPC I, p. 676, II, p. 746.
- 5- OPC II, p. 481.
- 6- OPC II, p. 889-890.
- 7- OPC II, p. 890.
- 8- OPC II, p. 1341.
- 9- OPC III, p. 788. Voir aussi OPC III, p. 183 et
- 10- OPC III, p. 1466.
- 11- OPC II, p. 553.
- 12- OPC II, p. 552.
- 13- OPC II, p. 564.
- 14- OPC III, p. 1103.
- 15- OPD, p. 1755 à 1759.
- 16- OPD, p. 1757.
- 17- Voir le texte signé J. Durel, et dicté par Péguy dans : OPD, p. 1518 à 1537, et notamment, sur la notion de « *tapisserie* », les pages 1535 et 1536.